

BOTANIQUE

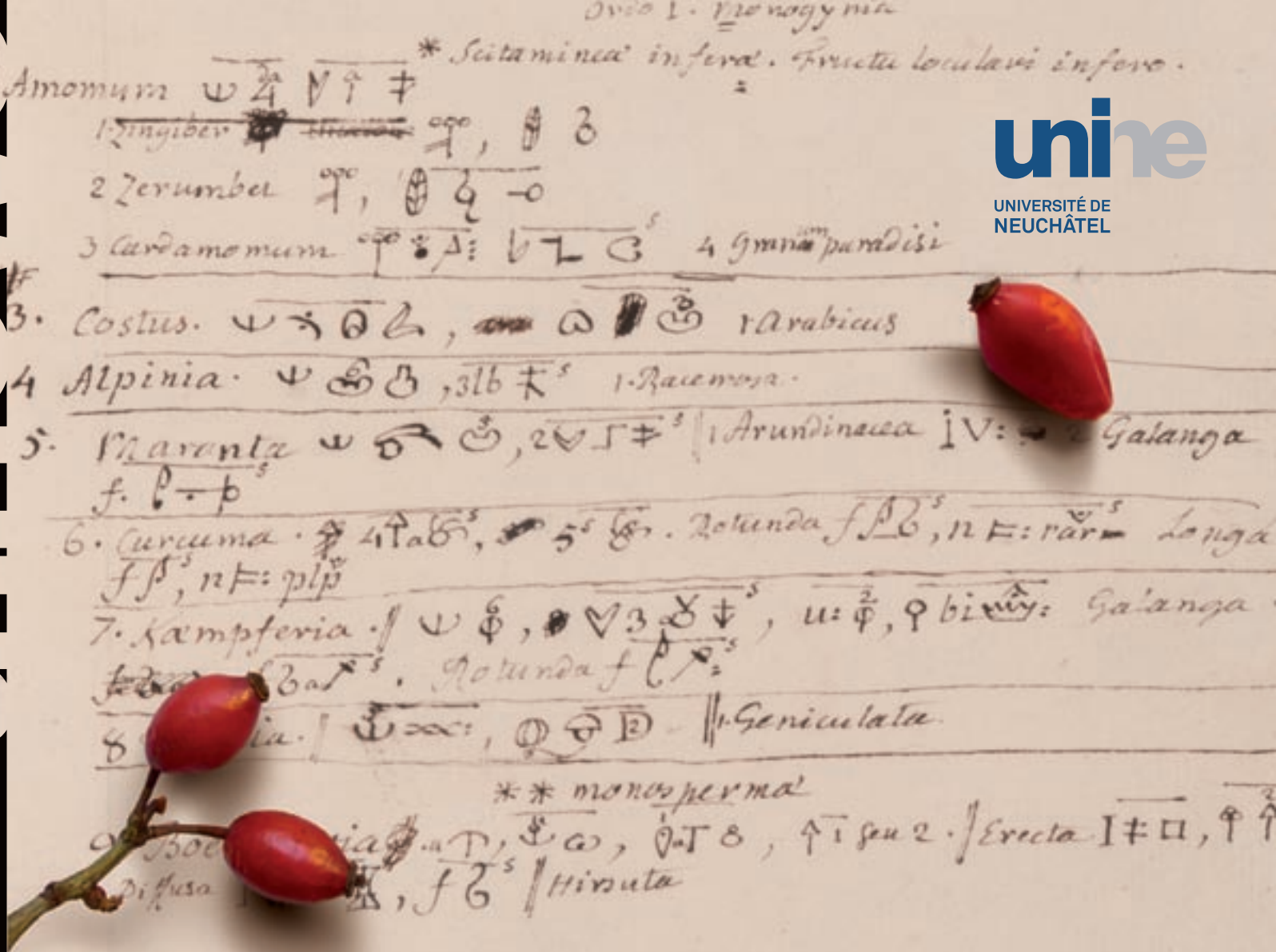
Une passion née dans le Vallon

ŒUVRES

Edition complète

PÉDAGOGIE

L'éducation par les plantes



Rousseau, une présence neuchâteloise

Rousseau, chemins ouverts

Jean-Jacques Rousseau est né le 28 juin 1712. Trois cents ans plus tard, Neuchâtel a choisi l'angle original de la botanique pour célébrer à la fois la naissance du grand homme et les 250 ans de son arrivée dans le pays. C'est en effet pendant son exil neuchâtelois que Rousseau découvre cette discipline qu'il ne cessera de pratiquer jusqu'à sa mort. Rousseau, chemins ouverts se décline tout au long de l'année par de nombreuses manifestations auxquelles participe activement l'Université de Neuchâtel.

En 1762, Rousseau publie *Emile ou de l'éducation*. Cette même année, l'ouvrage lui vaut d'être condamné par le Parlement de Paris. Le philosophe est contraint de s'enfuir. Il quitte la France et se réfugie à Môtiers, dans le Val-de-Travers. 2012 marque donc un double anniversaire : le tricentenaire de la naissance du philosophe et les 250 ans de son arrivée en pays neuchâtelois.

Rousseau demeure dans le Vallon jusqu'en 1765 seulement. Mais ces trois petites années vont suffire pour que se développent chez lui les germes d'une véritable passion pour la botanique. Ce sont ses nouveaux amis, notamment le médecin neuchâtelois Jean-Antoine d'Ivernois et le chirurgien jurassien Abraham Gagnebin de la Ferrière, qui attisent chez lui cet amour naissant pour tout ce qui porte feuilles, racines ou pétales.

C'est au travers de la botanique que le canton de Neuchâtel a choisi de célébrer Rousseau. L'Université de Neuchâtel s'est ainsi fait un plaisir de mettre en valeur l'intérêt du philosophe pour cette discipline. Notre alma mater compte en effet d'excellents spécialistes du XVIIIe siècle. Madame Claire Jaquier, professeure de littérature française et également vice-rectrice de notre université, est membre du comité de pilotage qui a mis sur pied cet important événement baptisé *Rousseau, chemins ouverts*. Son assistant, Timothée Léchet, s'est impliqué à temps complet dans ce projet, tandis que Rossella Baldi, doctorante à l'Institut d'histoire de l'art et de

muséologie, a contribué à la mise en valeur des impressionnantes archives conservées à la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel (BPUN). La Faculté de théologie n'est pas en reste : son collaborateur Pierre-Olivier Léchet publie une édition commentée de la *Profession de foi du vicaire savoyard*. Quant au professeur Frédéric Eigeldinger, il est l'un des infatigables auteurs de la nouvelle édition des œuvres complètes et lettres de Jean-Jacques Rousseau aux éditions Honoré Champion et Slatkine.

Pendant son exil à Môtiers, Jean-Jacques Rousseau s'est lié d'amitié avec Pierre-Alexandre DuPeyrou. Il en a fait le dépositaire de plusieurs de ses manuscrits, dont l'unique autographe des *Rêveries du promeneur solitaire*, le premier manuscrit des *Confessions*, le *Dictionnaire de musique* et une abondante correspondance. A la mort de DuPeyrou, ces merveilles ont été transférées à la Bibliothèque de la Ville, qui deviendra plus tard la BPUN. Considéré comme l'une des plus grandes collections mondiales de manuscrits de Rousseau, le Fonds Rousseau de la BPUN est inscrit depuis 2011 au Registre international de la Mémoire du monde de l'UNESCO.

Le Vallon... de long en large

Le Val-de-Travers avait de quoi séduire l'auteur des *Rêveries du promeneur solitaire*. Comme l'écrivait dernièrement dans *L'Express* le professeur Frédéric Eigeldinger, éminent rousseauiste de notre université, Jean-Jacques « arpente le Vallon de long en large tant que sa santé le lui permet. Il est attentif à toutes les curiosités géologiques : les sources de l'Areuse, la grotte de Môtiers, les mines d'asphalte, et échafaude même l'idée, vérifiée depuis, que le site est un ancien lac glaciaire. Le caractère à la fois sauvage et industriel (nature / culture) des lieux est fait pour lui plaire. »

www.rousseau300.ch

Le retour du vicaire savoyard

Docteur en histoire et collaborateur scientifique à la Faculté de théologie de notre université, Pierre-Olivier Léchet publie une édition commentée de la *Profession de foi du vicaire savoyard* de J. J. Rousseau. Ce texte, toujours d'actualité, invite à la réflexion.

2012 sera assurément l'année du tout Rousseau — mais pas seulement en raison du trois centième anniversaire de la naissance de Jean-Jacques. Cette année commémore en effet un autre événement : celui de la parution, en mai 1762, soit il y a tout juste deux cent cinquante ans, de *l'Émile ou de l'éducation* et, à sa suite, du retour de Rousseau en terre calviniste et romande. Installé dans la principauté de Neuchâtel, à Môtiers, Jean-Jacques y trouvera pendant trois ans une paix toute relative : contraint de répondre à ses adversaires catholiques et protestants à propos de ses déclarations sur la religion, il sera finalement chassé de Neuchâtel avec l'accord de la compagnie des pasteurs. 2012 est donc l'occasion de rappeler les liens, complexes s'il en est, que Rousseau entretint avec le protestantisme de Suisse romande.

C'est l'objectif de cette édition de la *Profession de foi du vicaire savoyard* qui, au cœur du livre IV de *l'Émile*, propose une réflexion sur la religion, ses fondements et ses devoirs mais dans laquelle Rousseau se livre aussi à une critique sans fard de la révélation chrétienne avant d'en entamer paradoxalement l'éloge. Texte complexe et fascinant, la *Profession de foi* n'a pas pris une ride et permet aussi de mesurer la dette de Jean-Jacques envers la pensée protestante, puisque l'auteur du *Contrat social* ne cesse d'y dialoguer avec les maîtres de la théologie protestante en Suisse romande, n'hésitant pas à reprendre certains de leurs arguments...

Pierre-Olivier Léchet

Jean-Jacques Rousseau, *Profession de foi du vicaire savoyard*,
éditée et commentée par P.-O. Léchet, avec une introduction, «Ce que le vicaire doit à Calvin»,
Genève, Labor et Fides, 2012.

Jean-Jacques Rousseau herborisant
devant le pavillon qu'il habitait à
Ermenonville.
D'après Georges-Frédéric Mayer



Rousseau, botaniste et philosophe du règne végétal

Au cours de sa vie, Rousseau a développé un vif intérêt pour la botanique. Mais à quel point s'est-il investi dans cette matière ? Très rapidement, il a opté pour la nomenclature de Linné et a reconnu l'intérêt de son système de classification des végétaux encore nouveau à l'époque.

Rousseau fut-il un botaniste amateur ou un véritable savant ? La question divise les critiques et résiste à toute réponse catégorique. Des recherches récentes ont mis en lumière l'étendue et l'acuité des travaux de botanique de Rousseau : elles interdisent désormais de le considérer comme un dilettante en la matière. Cependant, s'il s'adonne à l'étude de la botanique théorique avec les meilleurs savants de son époque, Rousseau, en homme des Lumières, porte également sur le règne végétal un regard de philosophe et de poète de la nature.

Grâce à ses initiateurs neuchâtelois, il adhère aux innovations théoriques de Linné, qui ne sont pas encore adoptées, dans les années 1760, par l'ensemble de la communauté savante suisse et européenne. Conscient de l'originalité de l'œuvre du savant suédois, aimant à herboriser son « *Systema naturae* sous le bras », comme il le dit dans *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Rousseau reconnaît l'immense progrès que représente la taxonomie linnéenne, qui propose un système simple de classification des végétaux, basé sur les caractéristiques morphologiques de la fleur. Il admire l'élégance de la nomenclature du botaniste suédois, dite binomiale, qui permet d'éviter les longues et fastidieuses dénominations de plantes en désignant toute espèce végétale par une combinaison de deux noms latins.

Hostile à la botanique utilitaire

Fidèle à Linné, Rousseau n'en développe pas moins une philosophie naturaliste qui lui est propre. Son hostilité à l'approche utilitariste de la botanique est farouche : « Le premier malheur de la Botanique est d'avoir été regardée, dès sa naissance, comme une partie de la Médecine. » Tels sont les premiers mots de son *Dictionnaire des ter-*

mes d'usage en botanique. Les herboristes s'occupent de la « matière » des végétaux, pour en faire des remèdes ; les botanistes dignes de ce nom ne s'intéressent qu'à l'« organisation » des plantes, à leur port, à leurs formes, ainsi qu'à l'« économie végétale » dans son ensemble. C'est à la connaissance de la nature et de son organisation qu'ils consacrent leur étude. Les herboristes pilent les plantes dans des mortiers ; les botanistes les regardent, là où elles poussent. Science de l'observation, la botanique requiert une éducation du regard et une méthode rationnelle, qui passe par la comparaison et la déduction. Rousseau établit cette méthode dans ses *Lettres sur la botanique*, ouvrage de vulgarisation destiné à des esprits libres et curieux, et non à des élèves prêts à mémoriser « une nomenclature de perroquets ».

Des lettres et des plantes

L'œuvre de Rousseau botaniste comprend des textes – les *Lettres sur la botanique*, un *Dictionnaire* inachevé, les *Caractères de botanique* et des fragments –, des herbiers et une riche correspondance avec des savants de plusieurs pays européens. Rousseau n'oublie pas d'être écrivain lorsqu'il s'adonne à la botanique : l'introduction au *Dictionnaire*, qui relate l'histoire de la botanique et établit « l'état actuel des choses », constitue un morceau d'une éloquence et d'une énergie remarquables. Le long article « Fleur » révèle quant à lui l'extrême précision avec laquelle l'auteur, révoquant les idées reçues, établit la nature même de la fleur : « être relatif et collectif », elle n'a rien d'une « substance absolue », et se définit comme « une partie locale et passagère de la plante qui précède la fécondation du germe ».

Par le respect et l'admiration qu'il exprime à l'égard des « merveilles de l'univers », Rousseau botaniste est un modèle pour notre temps. Conjuguant la rigueur de l'esprit scientifique et la profondeur des dispositions contemplatives, il a donné à la botanique une dignité exemplaire, consacrée par ces textes illustres que sont la cinquième et la septième promenades des *Rêveries du promeneur solitaire*.

Claire Jaquier

Rencontres savantes à Neuchâtel

De nombreux botanistes arpentent les terres neuchâtelaises et jurassiennes en ce XVIIIe siècle. Jean-Jacques Rousseau va côtoyer certains d'entre eux. Ces rencontres se révéleront décisives dans l'épanouissement de son goût pour la botanique.

Arrivant à Môtiers en 1762, Rousseau ignore que de brillants naturalistes, correspondant avec des savants de toute l'Europe, habitent la région. C'est grâce à eux qu'il s'initie à la science aimable, en se familiarisant d'emblée avec les principes novateurs de Linné. Il rencontre le docteur Jean-Antoine d'Ivernois (1703-1765), qui herborise dans le Jura et établit en 1745-1746 un catalogue, demeuré manuscrit, de la flore de Neuchâtel et Valangin. Rousseau n'a pas pu rencontrer Laurent Garcin (1683-1752), mais ce savant d'origine française, installé à Neuchâtel dès 1730, a joué un rôle important dans la région, donnant des leçons de botanique dès 1747, organisant des excursions. Garcin a diffusé à Neuchâtel ses connaissances étendues, dont il faisait bénéficier notamment l'Académie des sciences de Paris. En juin 1765, Rousseau se rend à La Ferrière, où il rencontre Abraham Gagnebin (1707-1800) et herborise avec lui. Médecin-chirurgien, collectionneur de renom, botaniste et collaborateur du savant bernois Albrecht von Haller, Gagnebin contribue au développement des études naturalistes dans la région.

Neuchâtel et la botanique

A Neuchâtel, la botanique demeure une science active et prisée au XVIIIe siècle : ainsi Jean-Frédéric de Chaillet (1747-1839) s'adonne à l'étude de la flore de la région, après s'être consacré à celle de la Corse. Tout comme Gagnebin, il a laissé un herbier important, actuellement déposé à la Faculté des sciences de l'Université de Neuchâtel. La botanique stimule également la création artistique : les Neuchâtelois Louis Benoît (1755-1830) et Charles-Louis Depierre (1790-1853) réalisent des herbiers peints, conservés à la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel.

L'émulation savante née au XVIIIe siècle semble avoir marqué à long terme la région neuchâtelaise : la botanique s'illustre en effet à la Faculté des sciences au XXe siècle, notamment grâce aux professeurs Henri Spinner et Claude Favarger ; elle prend place durablement dans les programmes scolaires grâce au *Petit botaniste romand* d'Albert Monard (1886-1952), dont la première édition date de 1919. Réédité tout au long du XXe siècle, ce manuel se voulait, selon les mots de son auteur, un « puissant stimulant du travail personnel de l'élève ». Il rappelle ainsi, à travers les âges, les intentions de Rousseau dans ses *Lettres sur la botanique*, qui donnait à Mme Delessert et à sa fille « la notion la plus simple et la plus naturelle » de quelques familles botaniques, afin qu'elles se prennent elles-mêmes, par l'observation, au jeu de la détermination.

Claire Jaquier



© BPUN/Gaël Osowiecki

Auguste Bachelin, J. J. Rousseau & Abraham Gagnebin (détail),
1871, Neuchâtel, BPUN.

L'herbier de Neuchâtel, instructif et foisonnant

Le grand herbier conservé à la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel contient des planches d'origines diverses. Certaines sont confectionnées par Rousseau, d'autres seulement annotées. Base de données scientifique, « journal d'herborisations », ce précieux ensemble nous transporte dans l'atelier botanique de Rousseau.

« Il s'attachait plus à faire de jolis herbiers qu'à classer et caractériser les genres et les espèces. Il employait un temps et des soins incroyables à dessécher et aplatir des rameaux, à étendre et déployer de petits feuillages, à conserver aux fleurs leurs couleurs naturelles : de sorte que, collant avec soin ces fragments sur des papiers qu'il ornait de petits cadres, à toute la vérité de la nature il joignait l'éclat de la miniature, et le charme de l'imitation. »

Quel type de botaniste définit ce passage des *Dialogues de Rousseau juge de Jean-Jacques* ? Est-ce un naturaliste minutieux, attaché à une conservation parfaite des fleurs séchées ? Est-ce un amoureux de la nature végétale, qui s'applique à élaborer des herbiers artistiques ? Peut-être ne faut-il pas décider. En tout cas, c'est ainsi que Rousseau se présente lui-même dans l'exercice d'une activité botanique essentielle : la confection d'herbiers. Telle qu'il la conçoit, cette pratique s'avère exigeante ; elle a des vertus scientifiques, mais aussi pédagogiques et personnelles. Durant les quinze dernières années de sa vie, Rousseau s'est souvent prêté à la fabrication, à l'acquisition et à la diffusion de planches d'herbiers. Parmi celles qui nous sont parvenues, la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel (BPUN) conserve la plus grande série de spécimens ayant appartenu au philosophe.

Un herbier embroussaillé

Ce volumineux herbier frappe d'abord par son hétérogénéité. Les quatre cents planches de divers formats, réparties en cinq boîtes, sont loin de former un ensemble cohérent. Certaines sont terminées : les spécimens sont fixés sur du papier et les noms savants des espèces sont donnés. Ailleurs, des bouquets de plantes sont séchés en vrac dans des feuilles pliées, sans indication. D'autres plantes encore sont accompagnées d'annotations qui révèlent les tâtonnements du travail de détermination. Près d'une petite gerbe de graminées séchées, on trouve par exemple ces mots laissés par Rousseau : « À voir si les deux ne seraient point la même plante. Je doute de l'*Agrostis capillaris*. » Quant aux spécimens récoltés, ils ne comportent pas seulement des plantes européennes et bien connues, mais aussi des espèces plus lointaines ou plus rares.

La nature foisonnante et embroussaillée de l'herbier de Neuchâtel s'explique avant tout par la diversité de ses origines. Vraisemblablement, la majorité des plantes n'a pas été récoltée par Rousseau, mais par Jean-Baptiste-Christian Fusée-Aublet (1720-1778) et, dans une moindre mesure, par d'autres correspondants. Peu avant ou peu après la mort de Fusée-Aublet, Rousseau reçoit dans des circonstances qui demeurent obscures des planches d'herbiers de ce célèbre explorateur botaniste, d'où la présence d'espèces exotiques provenant notamment de la Guyane française. Ces spécimens sont parfois annotés par Rousseau qui s'essaie à les déterminer. En revanche, une cinquantaine de planches, confectionnées entre 1777 et 1778, se révèlent être l'œuvre du philosophe. Élégalement disposées sur le papier, les plantes concernées sont fixées au moyen de languettes dorées, encadrées d'un filet à l'encre rouge et accompagnées, pour toute annotation, du nom linnéen de l'espèce. Ces planches se distinguent du reste de l'herbier par la qualité de leur finition et par leur portée esthétique.

Un témoignage quasi photographique

Il faut donc voir l'herbier de Neuchâtel non seulement comme une base de données botanique et un « journal d'herborisations », dans les termes de la septième promenade des *Rêveries*, mais encore comme un objet d'étude et un champ d'investigations pour l'écrivain botaniste. Quant à nous, en attendant que l'herbier ait livré tous ses secrets, qu'ils soient historiques ou scientifiques, nous pouvons le regarder comme un témoignage quasi photographique des dernières activités botaniques de Rousseau qui semble y avoir travaillé jusqu'à l'année de sa mort.

Spécialiste de la botanique rousseauiste, Takuya Kobayashi associe ces quatre cents planches à cinq autres herbiers ou échantillons répartis dans divers musées et bibliothèques de Paris, Chaalis, Montmorency et Carpentras, auxquels s'ajoutait un sixième herbier conservé à Berlin et disparu pendant la Seconde Guerre mondiale. Après la mort de Rousseau, ce vaste ensemble est resté à Ermenonville, chez le marquis de Girardin, dernier hôte de l'écrivain. La famille Girardin a probablement réorganisé et transmis les planches à différents dépositaires. Les cinq boîtes qui constituent l'herbier de Neuchâtel ont refait surface dans le domaine public en 1979, à l'occasion d'une vente aux enchères emportée par la BPUN. C'est ainsi qu'elles sont venues grossir le fonds Rousseau de l'institution neuchâteloise, complétant l'importante collection de manuscrits botaniques.

Timothée Léchet



Un cours de botanique à distance

Au gré d'une correspondance adressée à Madame Delessert et à sa fille Madelon, Rousseau rédige un véritable traité de botanique pédagogique. Dans ses lettres, il encourage ses deux élèves à observer dans le détail les végétaux, au lieu d'apprendre par cœur les noms des plantes.

Alors qu'il est âgé de 59 ans, Rousseau propose à une jeune femme de 24 ans de faire en sa compagnie « quelques pas dans le plus beau, dans le plus riche des trois règnes de la nature ». Cette promenade savante dure plus de trois ans, de 1771 à 1774, et se concrétise par un échange épistolaire qui sera publié après la mort de Rousseau, en 1781, sous le titre *Lettres sur la botanique*. Traduite en anglais et en allemand, saluée par Goethe, cette œuvre connaît un grand succès. Dans la tradition, propre au siècle des Lumières, du dialogue scientifique entre un homme et une femme, elle offre un traité de botanique d'un genre nouveau : en français et non pas en latin, elle est conçue pour des débutants et se présente sous la forme de huit leçons qui concilient apprentissage théorique et exercices pratiques.

Une élève studieuse et accomplie

Leçons précises et rigoureuses, mais aussi pleines de grâce, comme en témoigne ce compliment qui conclut la deuxième *Lettre* : « je me fais un tableau charmant de ma belle Cousine empressée avec son verre à éplucher des monceaux de fleurs cent fois moins fleuries, moins fraîches et moins agréables qu'elle. » Adressées à Mme Delessert, née Boy de La Tour, les *Lettres sur la botanique* sont en fait destinées à sa fille, Marguerite-Madeleine, âgée de quatre ans en 1771, dans le but d'exercer son esprit « à l'attention sur des objets agréables et variés comme les plantes ». On ignore le profit que la petite fille a pu tirer de cet enseignement par correspondance et par personne interposée, mais la mère se révèle être, quant à elle, une élève exemplaire, qui apprend pas à pas les éléments de morphologie végétale comparée que Rousseau lui enseigne. Le maître félicite son élève de ses progrès, répond à ses questions, corrige ses erreurs. Le lecteur d'aujourd'hui s'étonnera peut-être du fait

que les lettres de Mme Delessert n'aient pas été intégrées à l'ensemble publié : il faut mettre sur le compte des usages culturels de l'époque cette mise à l'écart de l'épistolier inconnu – et d'une voix féminine, qui plus est. De nos jours, les spécialistes de la botanique rousseauiste n'ont pas perdu l'espoir de mettre la main sur les lettres de Mme Delessert. La Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel possède une trace particulièrement précieuse, par sa rareté, de la présence féminine dans cet échange de lettres et de planches où dominent la voix et la main du maître : deux planches d'herbier réalisées par Mme Delessert. L'herbier confectionné par Rousseau et destiné à la fille de Mme Delessert, riche de 167 planches, a été conservé intégralement, quant à lui, et se trouve actuellement au Musée Jean-Jacques Rousseau de Montmorency.

Un apprentissage conçu pour des esprits libres

Les *Lettres sur la botanique* constituent le cœur d'un vaste dossier pédagogique auquel le lecteur du XXI^e siècle n'a que partiellement accès. Ce dossier comprenait, outre les huit lettres publiées, d'autres lettres de Rousseau à son élève, les lettres de Mme Delessert, des planches d'herbiers des deux épistoliers, des listes de plantes avec des commentaires destinés à faciliter leur identification. Les leçons elles-mêmes ont pour but de permettre l'étude de sept familles botaniques, que Rousseau nomme selon la terminologie courante à son époque : les liliacées, les crucifères, les papilionacées, les labiées et personées, les ombellifères, les composées et les rosacées. A plusieurs reprises, le maître insiste sur sa méthode : ce n'est pas une « science de mots » qu'il veut transmettre, mais une aptitude à voir et à observer la nature. Plutôt que d'apprendre par cœur des noms de plantes, Mme Delessert et sa fille sont invitées à reconnaître, à comparer des organes et des structures. Education du regard et pédagogie active : telles sont les clés d'un apprentissage conçu pour des esprits libres, qui ne se soumettent pas d'emblée aux autorités livresques. Tel est aussi le modèle pédagogique que Rousseau a développé dans l'*Emile*, son traité d'éducation.

Associée à la curiosité, la botanique est comme un voyage qu'on entreprend en compagnie d'un guide. Rousseau espère que son élève aura autant de plaisir à « suivre cette route fleurie » qu'il en a trouvé à la lui montrer. Assurément, Mme Delessert et sa fille en eurent. Cependant, les voies de la transmission du savoir étant impénétrables, ce n'est pas la petite Madelon qui est devenue une grande botaniste, mais l'un de ses frères, Benjamin Delessert (1773-1847) : homme d'affaires et naturaliste, il a constitué des collections botaniques remarquables et acquis de grands herbiers.

Claire Jaquier

Qui est donc la « belle Cousine » ?

La jeune dame pour qui Rousseau déploie des trésors d'inventivité pédagogique et de rhétorique galante se nomme Madeleine-Catherine Boy de La Tour (1747-1816). Attachée à Rousseau par des liens d'amitié et d'affection, et non de parenté, elle est la fille de Julie-Anne-Marie Boy de La Tour, à qui Rousseau doit l'hospitalité de la maison de Môtiers où il réside de 1762 à 1765. Madeleine-Catherine est la femme d'Etienne Delessert, banquier suisse vivant à Lyon, qu'elle a épousé en 1766. La famille Boy de La Tour est originaire de Môtiers. Julie-Anne-Marie, quant à elle, est née Roguin : elle est la nièce de Daniel Roguin, grand ami de Rousseau et bourgeois d'Yverdon, qui accueille en 1762 le philosophe en exil. A toute la famille, à Madeleine-Catherine en particulier mais aussi à sa mère et à ses sœurs, Rousseau témoigne généreusement sa reconnaissance, par l'envoi de lettres et le don d'herbiers ou de portraits.

C. J.

D'après John Raphael Smith,
The Moralist, vers 1780, Rouen, Musée national de l'éducation.



Nouvelle édition des œuvres complètes et des lettres de Rousseau

Rousseau n'a jamais cessé de passionner les chercheurs. Après la Pléiade il y a trente-cinq ans, une nouvelle édition s'inspire des publications les plus récentes pour éclairer l'œuvre du célèbre philosophe d'un regard neuf. Vingt-cinq volumes de 500 pages chacun paraissent ce 28 juin 2012 aux Éditions Honoré Champion et Slatkine. C'est le fruit d'un travail de bénédictin auquel se sont attelés une vingtaine de chercheurs durant quatre années.

Il est un fait que les cinq volumes des *Œuvres complètes* de Rousseau dans l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade, élaborée par d'éminents spécialistes durant trente-cinq ans (1959-1995), constituent aujourd'hui la « bible » rousseauiste pour tous les spécialistes. Mais depuis lors, bien des publications ont apporté soit un regard critique neuf sur cette œuvre protéiforme, soit des textes inédits. Pour célébrer le tricentenaire de la naissance du Citoyen, le Genevois Michel-Édouard Slatkine a souhaité s'engager en tant qu'éditeur dans une folle entreprise, une nouvelle édition des œuvres complètes et des lettres de Rousseau. Il en a confié l'élaboration au professeur Raymond Trousson (docteur *honoris causa* de notre Université) et au sous-signé qui se sont entourés d'une nouvelle équipe d'une vingtaine de collaborateurs d'horizons différents pour établir des textes et commentaires mis à jour, notamment par le recours aux manuscrits originaux relatifs aux écrits politiques, scientifiques, musicaux et littéraires.

L'édition, reliée ou brochée à choix, comprendra vingt-cinq volumes de 500 pages chacun ; l'ensemble proposera non seulement plus de deux cents pages inédites (grâce notamment au Fonds Rousseau de la BPUN) avec des illustrations hors-texte, mais aussi, pour la première fois, l'ensemble des lettres de Rousseau, avec quelques inédites. Elle paraîtra d'un seul tenant le 28 juin 2012, date du tricentenaire, aux Éditions Honoré Champion à Paris et Slatkine à Genève. Ainsi tous les renvois aux textes ou aux lettres seront autoréférencés et l'ensemble présentera des textes modernisés sur le plan de l'orthographe.

En savoir plus :

www.honorechampion.com
www.rousseau300.ch
www.rousseastudies.free.fr

Frédéric S. Eigeldinger



© Anita Schläefli

Entretien avec un passionné

Le professeur Frédéric Eigeldinger a enseigné la littérature française pendant de nombreuses années à l'Université de Neuchâtel. Il s'investit depuis 2008, avec plusieurs autres spécialistes, à la nouvelle édition des œuvres complètes et des lettres de Rousseau.

Comment Rousseau parvient-il à vous fasciner au point de lui consacrer vos jours (et peut-être même vos nuits) ?

Rousseau a été de son vivant un homme méjugé en raison de ses paradoxes et cela continue aujourd'hui. C'est ce qui fait de son œuvre sujet à débats continuels. Entre celui qui condamne les sciences et les arts et qui écrit des pièces de théâtre ou des romans, il y a de quoi s'interroger, mais c'est ce qui rend captivante son œuvre protéiforme. Il est un véritable *penseur* des Lumières, condamnant tout dogmatisme ou système (contrairement à Voltaire ou Diderot) pour proposer des sujets de réflexion toujours actuels, en particulier sur les plans pédagogique, politique, théologique ou écologique.

Les œuvres complètes réunissent des inédits de Rousseau. De quoi s'agit-il ?

Parmi les quelque 200 pages inédites que nous publions, il y a surtout des notes de lectures (très éclairantes sur ses choix), des fragments inédits pour l'édition de ses œuvres complètes ou *Les Confessions* et quelques lettres retrouvées, dont celle où il réagit à l'annonce de la mort de Mme de Warens (« Maman »).

Parlez-nous de la correspondance privée également présentée dans cette nouvelle édition...

Pour la première fois paraissent en sept volumes (dont un d'index) environ 2400 lettres connues ou retrouvées de Jean-Jacques. C'est une mine de renseignements encore bien inexploitée, malgré le colloque de Genève en 2002 (« Lire la correspondance de Rousseau ») et celui de mars 2012 à l'Université de Brest (« Rousseau en toutes lettres »). En tout cas, on peut y suivre un parcours captivant au gré des événements, de ses humeurs, de ses inquiétudes ou désirs de paix et d'amitié.

Vous fournissez une version modernisée des écrits de Rousseau, notamment en adaptant l'orthographe. Peut-on parler de traduction ? Existe-t-il de grandes différences entre l'écriture du XVIIIe siècle et celle d'aujourd'hui ?

C'est un parti pris qui nous a été reproché. Malgré ma formation de philologue qui m'a fait éditer des œuvres de Rousseau dans leur orthographe originale, mon expérience pédagogique m'a prouvé que les étudiants butaient souvent dans leurs lectures sur cette question. Toutes les éditions courantes (en poche particulièrement) transcrivent en français moderne ces textes. Pourquoi respecter – comme la Pléiade – l'orthographe de Jean-Jacques qui confond par exemple les formes en « -ois » (François ou Français, charolois ou charolais) ? Avec le XVIIIe siècle, nous n'en sommes plus à l'époque du moyen français !

Pourriez-vous nous parler d'un écrit de Rousseau moins fréquenté par la critique et que les œuvres complètes vont mettre en lumière ?

Je pense essentiellement à deux volumes : celui qui comprendra les *Institutions chimiques* (~1749) et surtout celui consacré aux *Écrits sur la botanique*. Mais il va de soi que chaque œuvre présente des nouveautés (ce sera particulièrement le cas pour *La Nouvelle Héloïse* et une édition fort neuve du *Dictionnaire de musique*).

Propos recueillis par
Colette Gremaud

« Je vais devenir plante moi-même »

Du matériel utilisé par les botanistes de l'époque, des manuscrits inédits de Rousseau, des ouvrages anciens, des estampes, des planches d'herbiers... Originaux, précieux, ces documents sont exposés dans une salle du Muséum d'histoire naturelle de Neuchâtel. Les commentaires qui les accompagnent introduisent le visiteur à la botanique du XVIIIe siècle, véritable science pilote de l'époque, et portent un éclairage sur un des versants les plus singuliers de l'œuvre de Rousseau.

Il est parfois difficile de suivre Rousseau. L'homme et la pensée sont toujours en mouvement. Lisez Rousseau en philosophe, c'est l'écrivain qui apparaît au détour d'un sentier. Prenez le pas de l'écrivain, c'est l'homme de science qui surgit d'un bosquet. Penchez-vous avec le botaniste sur les merveilles du règne végétal, vous retrouverez à la fois le naturaliste, l'écrivain, le philosophe et encore l'artiste, le pédagogue, le moraliste. Illustrer la botanique de Rousseau, c'est faire la part de ses différentes dimensions sans dénaturer leurs recoupements. Tel est le but que s'est proposé l'Université de Neuchâtel en préparant au Muséum d'histoire naturelle de la Ville l'exposition « *Je vais devenir plante moi-même* ». *Rousseau botaniste*. Celle-ci s'appuie sur une importante moisson de documents originaux, souvent inédits, qui proviennent notamment des fonds manuscrits et iconographiques de la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel (BPUN).

En homme de science moderne, Rousseau s'intéresse aux questions de classification et de dénomination botaniques, préconisant la méthode de Linné, ainsi qu'à des points d'anatomie ou de physiologie végétales. Une section de l'exposition souligne la rigueur scientifique avec laquelle il s'adonne à la botanique. Elle met l'accent sur les années neuchâteloises du philosophe exilé, pendant lesquelles celui-ci profite des conseils de naturalistes chevronnés comme Jean-Antoine d'Ivernois ou Abraham Gagnebin.

En savoir plus :

www.rousseau300.ch, rubrique « Expositions »

La botanique ludique

L'attitude scientifique du botaniste n'exclut pas la dimension sociale de l'herborisation. Rousseau n'est pas toujours le promeneur solitaire qu'il dépeint dans *Les Rêveries*. De nombreuses excursions botaniques se font en groupe, avec des amis et des spécialistes ; elles prennent parfois l'ampleur de véritables expéditions organisées, qui durent plusieurs jours et s'accompagnent d'autres activités plaisantes, telles que le jeu de société, la prise de café en forêt ou le repas campagnard chez l'habitant. Une section de l'exposition s'appuie sur divers témoignages laissés par Rousseau et ses amis, pour montrer la part des rencontres humaines et de l'émulation entre les participants.

Cependant, et quoi qu'en dise parfois Rousseau, la botanique n'est pas seulement une science d'observation qui se pratique en pleine nature. De retour de la promenade, le botaniste poursuit ses recherches parmi les nombreux ouvrages spécialisés qu'il s'efforce d'emprunter ou d'acquérir, parfois à grands frais. Une section de l'exposition reconstitue une partie de la bibliothèque botanique de Rousseau ; elle donne un aperçu des outils livresques auxquels les naturalistes du XVIIIe siècle avaient accès. Le visiteur est notamment invité à feuilleter sur un écran la reproduction d'un ouvrage de botanique entièrement annoté par Rousseau, qui le corrige et le complète scrupuleusement.

Des herbiers luxuriants

En dehors de ses lectures, Rousseau consacre beaucoup de temps et d'application à la confection d'herbiers. Les planches minutieuses qu'il prépare ont une valeur scientifique et esthétique. Une section consacrée à la conservation des spécimens végétaux présente un échantillon d'un des plus élégants herbiers, celui que Rousseau destine à son amie Julie Boy de la Tour ; il est aujourd'hui déposé à la Bibliothèque centrale de Zurich. Beaucoup plus complexe, le grand herbier de la

BPUN permet de montrer d'autres types de planches et d'autres aspects de cette pratique, considérée comme essentielle par les botanistes.

Si la portée scientifique des écrits et des activités botaniques de Rousseau n'a pas toujours été estimée à sa juste valeur, les commentateurs ont unanimement applaudi, dès le XVIII^e siècle, la valeur pédagogique et vulgarisatrice de textes comme les huit *Lettres sur la botanique* ou les fragments du *Dictionnaire des termes d'usage en botanique*. Une section présente donc la pédagogie de l'observation prônée par Rousseau, de même que les efforts entrepris pour contourner le jargon botanique des spécialistes et rendre la « science aimable » accessible à tous les curieux, femmes et enfants compris.

Mais le tableau ne serait pas complet sans revenir à l'écrivain et à la place qu'occupe la nature végétale dans son œuvre littéraire. Si *Les Rêveries du promeneur solitaire* consacrent de célèbres pages à la botanique, beaucoup d'autres textes en appellent au monde des plantes. Une section rassemble, illustre et met en relation des citations issues des écrits fictionnels, poétiques, autobiographiques, pédagogiques et philosophiques. Une phrase de la septième promenade, qui sert emblématiquement d'épigraphe à la traduction française d'un ouvrage de Linné, pourrait suffire à montrer que l'homme de lettres et l'homme de sciences fusionnent dans l'admiration qu'ils portent au règne végétal : « Les plantes semblent avoir été semées avec profusion sur la Terre, comme les étoiles dans le ciel, pour inviter l'homme, par l'attrait du plaisir et de la curiosité, à l'étude de la nature. »

Timothée Léchat



Boîte à herboriser d'Abraham Gagnebin,
Delémont, Musée jurassien d'art et d'histoire

La botanique de Rousseau illustrée par les plantes

« Des prés émaillés de fleurs sont l'unique laboratoire du botaniste. La promenade est son unique travail. » Ce propos, extrait des *Fragments de botanique*, invite à découvrir l'exposition présentée dans la partie thématique du Jardin botanique de Neuchâtel. On y voit en particulier les espèces déterminées par Rousseau lors de ses randonnées en terres neuchâteloise et jurassienne.

Les six parcelles du jardin à thèmes, situé à l'est de la Villa de l'Ermitage, offriront leurs espaces, dès le 12 mai 2012, à une exposition végétale. A l'instar de Rousseau qui considère la botanique avant tout comme une science de plein air, le visiteur circulera entre les grands thèmes de la botanique du philosophe, illustrés par des plantes vivantes. « Pour bien reconnaître une plante, il faut commencer par la voir sur pied » : telle est la leçon primordiale que donne Rousseau à Mme Delessert, dans les *Lettres sur la botanique*. Telle est aussi la clé de sa pédagogie, qu'il recommande à son amie pour éduquer ses enfants : « Avant de leur apprendre à nommer ce qu'ils voient, commençons par leur apprendre à le voir. »

La flore à l'époque de Rousseau

La plupart des espèces qui composent les parterres de l'exposition sont celles que Rousseau a lui-même déterminées lors de ses excursions botaniques, décrites dans sa correspondance et dans ses textes, ou intégrées dans ses herbiers. Avec l'aide des horticulteurs du Jardin botanique, elles ont été choisies dans le but de mettre sous les yeux du visiteur la « flore » de Rousseau et des savants qui l'ont initié à la botanique.

Conçue comme un « chemin bordé de fleurs », selon l'expression métaphorique par laquelle Rousseau désigne l'étude du règne végétal, l'exposition propose six stations qui sont autant de temps forts de la botanique du philosophe.

Les deux premières parcelles mettent en regard l'expérience et les principes scientifiques – la pratique et la théorie. Tout commence chez Rousseau par l'approche expérimentale : l'initiation dans les montagnes neuchâteloises passe par la rencontre de savants locaux et par les excursions en leur compagnie. La théorie, quant à elle, pose d'emblée les bases scientifiques de la botanique : dans le sillage de Linné, Rousseau veut la rendre à la connaissance fondamentale. Science autonome, la botanique constitue au XVIII^e siècle un modèle pour toutes les disciplines de l'histoire naturelle.

Pervenche : reine des fleurs bleues

Au centre du jardin à thèmes, les deux parcelles en demi-lune renvoient face à face la poésie et le jargon. La poésie, c'est la pervenche, fleur bleue par excellence. Le célèbre épisode de la pervenche, au livre sixième des *Confessions*, associe cette fleur à l'expérience de la mémoire involontaire, qui transporte Rousseau d'émotion en lui rappelant des jours heureux, comme la madeleine rappelle à Proust son enfance à Combray. Par ailleurs, la poésie romantique européenne prend pour emblème la fleur bleue, symbolisant l'amour rêvé et l'aspiration à l'idéal. La pervenche de Rousseau et la fleur bleue des romantiques ont conjugué leurs charmes pour assurer à ce motif une fortune littéraire incomparable.

Face à la poésie, le jargon des spécialistes : aux yeux de Rousseau, le vocabulaire botanique de son époque était flou, instable et imprécis. Si Linné avait mis fin au « chaos de la nomenclature », restait à établir en français les termes usuels de la discipline, et notamment les définitions des organes et parties des plantes. C'est à quoi s'emploie Rousseau dans son *Dictionnaire des termes d'usage en botanique*. L'article « Fleur », illustré dans la parcelle, se prête particulièrement bien à la démonstration du talent descriptif de Rousseau.



La « promenade champêtre » s'achève par les *Lettres sur la botanique*, présentées dans les deux dernières parcelles, et qui décrivent les sept familles botaniques sur lesquelles Rousseau a choisi de concentrer son enseignement.

De la mi-mai à la fin septembre, les floraisons du jardin à thèmes s'échelonnent. Selon les moments de la saison, les espèces en fleur prendront le relais des plantes déflorées, suggérant au visiteur de se rendre plusieurs fois au Jardin botanique pour parcourir cette exposition vivante.

Claire Jaquier



A quoi ressemblent les paysages arpentés par Rousseau ?

Les lieux traversés par Rousseau au XVIIIe siècle avaient bien souvent une allure très différente de celle qu'on leur connaît aujourd'hui. Co-directeur du Jardin botanique de Neuchâtel, Blaise Mulhauser a eu l'idée de recréer, à la Villa de l'Ermitage, la nature telle que l'a connue le philosophe.

« Une petite ville au milieu des vignes (Neuchâtel), un village dans les montagnes (La Chaux-de-Fonds), des cours d'eau libres, des forêts détruites, de grands marais, et pourquoi pas, au fond des Monts Jura, une meute de loups en chasse ? » Le Jardin botanique de l'Université et de la Ville de Neuchâtel célèbre l'anniversaire de Rousseau en reconstituant la nature du XVIIIe siècle, telle que le philosophe l'a connue. L'institution s'interroge sur les paysages « neuchâtelois » de cette époque, sur la manière dont ils ont influencé les idées du grand homme. L'exposition présentée à la Villa de l'Ermitage exhibe de magnifiques cartes topographiques dessinées au moment même où Rousseau arpentait les terres neuchâteloises.

Certes, le panorama d'alors n'apparaît pas aussi idyllique et vierge qu'on pourrait l'imaginer. Les forêts, en particulier, trahissent une mainmise de l'homme déjà bien marquée. La surexploitation a presque entièrement dénudé la partie basse des versants du Val-de-Travers. Principale cause de ces déboisements : le droit de bochéage. Cette ancienne pratique permet à ceux qui en bénéficient de couper à bien plaisir tout le bois qu'il leur faut. Transmis par héritage, ce droit crée une pression sur les peuplements forestiers qui se poursuit de génération en génération.

Le déboisement crée des prairies herbeuses

« Dans le Val-de-Travers, les gens ont défendu leur droit de bochéage avec acharnement, sans se rendre compte qu'il y avait un intérêt à protéger les arbres », explique Blaise Mulhauser, co-directeur du jardin botanique de Neuchâtel et concepteur de

l'exposition. Résultat : les forêts diminuent comme peau de chagrin, laissant apparaître de grands espaces dévastés. De surcroît le libre parcours du bétail en forêt empêche la régénération de la forêt car les jeunes plants sont systématiquement broutés. Difficile cependant de tirer un bilan global, tempère Blaise Mulhauser : « la situation varie passablement d'un endroit à l'autre et selon le propriétaire du terrain ».

Ce déboisement n'aurait pas eu que des mauvais côtés, surtout pour qui aime herboriser. Selon Blaise Mulhauser, « l'exploitation de la forêt a fait naître par endroits des prairies herbeuses certainement très intéressantes d'un point de vue purement floristique ». Ainsi les garides herbeuses entourant le vallon de l'Ermitage se situent dans des zones qui étaient systématiquement pâturées au XVIIIe siècle.

Lors de ses balades, Rousseau s'est certainement aventuré dans ces zones défrichées. On l'imagine aussi dénichant de nombreuses curiosités naturelles que seul un œil averti sait appréhender. Ces petits riens invisibles à qui ne sait regarder lui permettent de renouer ce lien très fort à la nature qui fait de lui un philosophe un peu à part.

Les cartes exposées à la Villa de l'Ermitage dessinent également des vergers soigneusement clos. « On plaçait même parfois un gardien chargé de surprendre les maraudeurs, précise Blaise Mulhauser. A cette époque, les arbres fruitiers représentaient une grande valeur. » Anecdote amusante : dans ses écrits, Rousseau se plaint entre autres de la médiocrité des fruits à Môtiers. Pour Blaise Mulhauser, il n'y a là rien de bien étonnant. « A l'époque, la région est couverte de marécages qui ne sont de loin pas le terrain préféré des arbres fruitiers. »

Colette Gremaud

Pénurie de gibier

Les forêts dévastées du XVIII^e siècle neuchâtelois ne font pas l'affaire du gibier. A l'époque de Rousseau, les chamois et les chevreuils ne se rencontrent quasiment plus en plaine. Cette situation déjà désastreuse se dégrade encore au cours du temps. La faune neuchâteloise connaît ses pires moments durant la première moitié du XIX^e siècle. La chasse ne bute sur pratiquement plus aucune limitation. On tire sans vergogne sur tout ce qui bouge. Et plus grand chose ne bouge encore ! Etonnamment, malgré le manque d'ongulés, le loup survit au milieu de ce XVIII^e siècle pétaradant. « Il est attiré par le bétail, notamment par les chèvres qu'on laisse brouter dans les forêts », explique Blaise Mulhauser.

C.G.



Célèbre pastel de Jean-Jacques Rousseau attribué à Maurice-Quentin de La Tour. Portrait de J. J. Rousseau à quarante ans, en habit à la française.

«M. de La Tour est le seul qui m'ait peint ressemblant... Quoiqu'il en soit, je préférerais toujours la moindre esquisse de sa main aux plus parfaits chefs-d'oeuvre d'un autre, parce que je fais encore plus de cas de sa probité que de son talent.»

Lettre à Rey, 26 juillet 1770.

« Je vous aime encore plus sur votre portrait ».

Rousseau ou le culte de l'image,
Bibliothèque publique et universitaire
de Neuchâtel, du 26 avril au 31 octobre 2012



« *Je vous aime encore plus sur votre portrait* » *Rousseau ou le culte de l'image*

Cette exposition présentée à la Bibliothèque publique et universitaire (BPUN) de Neuchâtel retrace la fabrication de l'image de Rousseau et met en valeur la prestigieuse collection conservée par l'institution.

Depuis le mois de mai 2011, les fonds Jean-Jacques Rousseau de la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel (BPUN) sont inscrits au registre de l'Unesco *Mémoire du monde*. Ce magnifique ensemble documentaire, dont le noyau est conservé par la BPUN depuis la fin du XVIII^e siècle, comporte aussi un important fonds iconographique de plusieurs centaines d'estampes. Rousseau compte en effet parmi les figures des Lumières dont la représentation a fait l'objet d'une imagerie exceptionnelle par sa quantité, et cela déjà de son vivant.

Deux riches collections constituent ce fonds, jusqu'à présent fort peu connu du public : la collection du conseiller d'Etat et conseiller fédéral Louis Perrier (1849-1913), léguée aux Archives de l'Etat de Neuchâtel et reçue par la BPUN en 1982 ; et la collection de l'écrivain Hyppolite Buffenoir (1847-1928), achetée par la bibliothèque en 2004.

Conçue sur la base d'une collaboration entre la BPUN et l'Institut d'histoire de l'art et de muséologie, l'exposition « *Je vous aime encore plus sur votre portrait* ». *Rousseau ou le culte de l'image* propose de valoriser ce joyau du patrimoine neuchâtelois. Au cœur du projet, il y a la volonté d'interroger la fabrication de l'image de Rousseau et de son culte à partir du XVIII^e siècle. L'exposition offre un parcours chronologique, structuré en deux parties : « du vivant de Rousseau » et « après la mort de Rousseau ». La première section met en évidence la relation laborieuse du philosophe à son image et les fonctions que cette image recouvre pour son public. La deuxième partie montre plutôt les processus d'élaboration d'une série de motifs iconographiques, sur la base desquels Rousseau est illustré tout au long du XIX^e

siècle : le tombeau du parc d'Ermenonville, Rousseau herborisant ou encore son amitié avec Voltaire, reconstituée idéologiquement à partir du dépôt de leurs cendres au Panthéon.

Le portrait : entre discours muet et célébration

Le portrait de Jean-Jacques « vivant », qui commence à circuler abondamment à partir de son exil neuchâtelois grâce aux gravures reproduisant le célèbre pastel de Maurice Quentin de la Tour présenté au Salon de 1753, constitue un acte de mémoire : il témoigne des traits de Rousseau et comble une absence. Participant du langage du sentiment, il corrobore même une illusion de familiarité entre l'écrivain et ses admirateurs. Sa conception relève de la tradition de l'*ut pictura poesis* : le portrait du philosophe apparaît comme un discours muet sur sa personne dont, simultanément, il est censé être une émanation. Ce dernier aspect est au centre de la réflexion que Rousseau mène au sujet de son image : chez lui, le portrait physique fait office de portrait moral, ce qui le poussera dans les dernières années de sa vie à considérer ses portraits comme un instrument de défiguration utilisé par ses détracteurs.

La mort de Rousseau donne lieu, au contraire, à un véritable culte de l'écrivain, faisant de lui un objet de dévotion. Son image bascule dans le domaine du symbolique et de l'allégorie pour devenir une sorte d'icône laïque, que s'approprient la Révolution et la culture de la commémoration de la République. Déclinée à travers une vaste production visuelle établissant des liens entre son œuvre, sa vie et les lieux qu'il a fréquentés, cette icône connaît une lente dérive au cours du XIX^e siècle, jusqu'à devenir un objet de consommation dans le cadre de l'espace domestique. L'exposition incite alors le visiteur à établir le lien entre nos propres pratiques de l'image et à réfléchir sur les processus contemporains de construction de la personnalité.

Rossella Baldi

En savoir plus :

<http://bpun.unine.ch>
<http://rousseau300.ch>

Rousseau, chemins ouverts

Un double anniversaire à Neuchâtel

L'Université de Neuchâtel participe à de nombreux titres aux festivités rousseauistes de cette année 2012.

Voici les principaux événements.

Pour en savoir plus : <http://www.rousseau300.ch/>

Jean-Jacques Rousseau, démocratie et nature

Madame Catherine Larrère, prof. à l'Université Paris 1, parlera de la pensée de la nature chez Rousseau, en relation avec sa philosophie politique.

Date : 11 mai 2012, 19h 30 / Lieu : Bibliothèque publique et universitaire, Neuchâtel

Contact : claire.jaquier@unine.ch

Romantic Prospects : XXe congrès annuel de la North American Society for the Study of Romanticism (NASSR)

Ce congrès international de la « North American Society for the Study of Romanticism » réunira 250 spécialistes dans le domaine de la littérature romantique européenne.

Date : 15 - 19 août 2012 / Lieu: Université de Neuchâtel

Contact : patrick.vincent@unine.ch

Site internet : <http://nassr2012.ch>

Regards croisés : colloque international Jean-Jacques Rousseau / Isabelle de Charrière

Organisé par l'Association Jean-Jacques Rousseau Neuchâtel, l'Association suisse Isabelle de Charrière et l'Université de Neuchâtel, ce colloque porte sur deux écrivains des Lumières qui ont vécu, provisoirement ou durablement, dans le pays de Neuchâtel.

Date : 20 - 22 août 2012 / Lieu : Université de Neuchâtel

Contacts :

Alain Cernuschi : alain.cernuschi@unil.ch

Claire Jaquier : claire.jaquier@unine.ch

Site internet : http://bpun.unine.ch/colloque_Rousseau.htm

UniNEws est un dossier de l'Université de Neuchâtel.

Faubourg du Lac 5a, 2000 Neuchâtel, Tél. 032 718 10 40, service.communication@unine.ch, www.unine.ch

Impressum: Service de presse et communication de l'Université de Neuchâtel; Couverture: Anne Ramseyer; Layout: Leitmotiv

Impression sur papier recyclé FSC: IJC

